

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 4

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181264>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Porrentruy est une jolie petite ville, située sur une élévation au bord de la rivière de l'Alleine, à 20 lieues de Berne, dans une contrée fertile, mais d'un climat assez rude. On a découvert d'anciennes armes et des monnaies qui indiquent l'existence d'un établissement romain. Les principaux édifices sont la Halle (autrefois Halle aux blés, aujourd'hui hôtel de l'Ours), l'hôpital et la maison de ville; ils ont été construits sous le prince-évêque Nicolas de Froberg, en 1756. L'ancien collège des jésuites est aujourd'hui un gymnase.

Porrentruy possède encore une école normale pour les régents de la partie catholique du canton. L'église paroissiale, dédiée à Saint-Etienne, n'a rien de remarquable, sauf l'autel que les connaisseurs admirent. Le château était autrefois la résidence des évêques de Bâle. On trouve à Porrentruy une fabrique d'armes et une manufacture de draps; il y a quelque peu de commerce et d'industrie, des tanneries et des brasseries. Les foires sont très fréquentées.

On nous écrit de Sainte-Croix :

« Voici un épisode qui s'est passé samedi dans l'auberge de Chez-les-Jaques. Il peint assez bien le caractère des gens de la lisière.

Deux de nos voisins d'outre-frontière, un homme et une femme, causaient des malheurs dont la France est le théâtre. Dans ce patois si imagé des Fourgs, et avec force gestes et force interjections, l'homme faisait défiler un funèbre cortège de cruautés plus ou moins authentiques, lorsque la femme s'écria :

— Lou bon Die ne veu-tu ra faire pou nou ?

— Lou bon Die ? Lou bon Die ? Lé tou bon, lé tou puissant, te compra : lé tou... puis... sant ! mé, a l'heuro que l'est, il est tout k'ma nou, i ne peu ra ! ka !... ra ! ! ! »

Traduction : — Le bon Dieu ne veut-il rien faire pour nous ?

— Le bon Dieu ? Le bon Dieu ? Il est tout bon, il est tout puissant, tu comprends : (en appuyant fortement) il est tout... puis... sant ! mais à l'heure qu'il est, il est tout comme nous, il ne peut rien ! quoi !... rien.

Dans ce patois, la seconde affirmation d'une chose se prononce en scandant les syllabes.

Un lot au tirage de Francfort.

(D'après Auerbach.)

VI

Je vis avec étonnement toute la prépondérance qu'on me donnait, me croyant riche. Dans le secret de mon cœur, je m'étais bien figuré que je valais quelque chose, mais qu'était-ce à côté de l'encens que je reçus de toutes parts dès qu'on me supposa une fortune. On attachait le plus grand poids à la moindre de mes paroles, et le zèle que j'avais toujours montré dans l'exercice de mes fonctions, ce zèle auquel jusqu'ici, personne n'avait voulu qu'il fût dit de faire attention, devint un mérite infini dès qu'on me crut un coffre-fort bien garni. D'autre part, je dus supporter force gros mots, force malédictions; les mendiants qui me harcelaient, m'accusaient de gredinerie et

d'avarice. En vain donnais-je aux pauvres, en vain m'imposais-je des privations pour leur donner davantage encore, tous mes dons étaient rebutés et l'on me taxait de mesquinerie.

Mais bientôt les choses prirent une nouvelle tournure; j'avais voulu me jouer du hasard, et je trouvais que c'était le hasard qui s'était joué de moi. Le mardi, dès le matin, mon vicaire reçut de nombreuses lettres renfermant des félicitations et un compte arriéré. Il voulut d'abord s'égarer de ce qu'il se trouvait si bien noté dans les papiers de tant de personnes, mais bientôt il s'irrita de n'avoir plus de crédit, surtout lorsqu'il eut calculé que ce qu'il possédait encore suffirait à peine pour payer tant de dettes contractées avec la dernière légèreté.

Quant au menuisier, nous n'avions plus de ses nouvelles, et je n'y concevais rien. Pourquoi donc persiste-t-il à garder le lit, puisqu'il lui est démontré que, ne gagnant rien, il ne court aucun risque de faire des folies ? Je me rendis à sa demeure, et j'appris qu'il n'avait pas du tout gardé le lit. Ses deux sœurs me dirent qu'il était parti. Où était-il donc allé ? Elles prétendirent n'en rien savoir. Enfin, le jeudi matin, comme Lichtel était en train de prendre congé de nous, le menuisier entra et me dit : « Mille fois le bonjour ! M. le Pasteur ! »

— Qu'y a-t-il ? Où avez-vous donc été ?

— A Francfort, chercher moi-même l'argent.

— L'argent ! quel argent ?

— Notre argent.

— Notre argent ? Combien donc ?

Le menuisier garda un moment le silence, puis il me dit : « devinez. » Cette fois il me tenait ; à lui de rire, à moi d'être penaud. Enfin, il posa sur la table trois rouleaux de mille florins. « Voilà vos trois parts, j'ai la mienne à la maison. »

Et alors il me dit que, lui aussi, s'était amusé à enjoler le facteur, qu'il lui avait soutiré la lettre, qui était, en effet, arrivée le lundi à l'adresse du vicaire. Muni de cette pièce, il s'était rendu directement à Francfort. Chacun de nous lui redevait trois florins, ses faux frais s'élevant à douze florins.

Croirais-tu que ce gain, quoique assez jovi, ne me satisfît pas et me parut mesquin ; il y a plus, telle est la puissance diabolique de l'argent, que j'éprouvai de suite de la méfiance vis-à-vis du menuisier. Je le dis nettement, parce que toute vérité doit venir au jour. J'aurais pu faire venir la liste des gains, j'aurais pu poursuivre mon homme pour abus de confiance, mais... mais alors j'étais pris... la loterie est prohibée, le silence était mon intérêt. Tu ne saurais croire les terribles tourments qu'éprouve une âme toutes les fois qu'elle s'attache à un sac d'argent !

Les faits m'ont démontré que le menuisier avait agi avec la plus scrupuleuse probité. J'envoyai à ma sœur, aubergiste à Steinen, quelques centaines de florins ; ce fut à peine si elle daigna me remercier. Lorsque j'eus peu à peu distribué toute ma part du lot à plusieurs de mes parents et à mes pauvres, chacun me fit la mine, prétendant bien plus encore de moi ; et il ne me resta plus qu'à maudire toute cette fatale histoire.

Le plus irrité fut encore mon vicaire ; de longtemps il ne put supporter l'idée de n'avoir plus de crédit. Toutefois il ne tarda pas à recouvrer sa gaieté, et, une heure encore avant sa mort, il imitait le bruit de la bouteille qu'on débouche. Depuis lors je n'ai plus pris de vicaire.

Aujourd'hui encore, on me croit riche, ce qui donne beaucoup de poids à mes paroles. C'est, à proprement parler, les intérêts du capital que j'ai distribué aux miens.

Tel fut le récit que me fit le curé. Le soir, nous allâmes faire notre partie de cartes chez le menuisier. Dans sa chambre se trouvent trois tableaux, magnifiquement encadrés, celui de droite représente Constantinople, celui de gauche Copenhague, et quant à celui du milieu, il représente la célèbre ville de Francfort-sur-Main.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.